

très-souvent, et les communications frauduleuses continuèrent toujours, quoiqu'un peu moins vivement. Des administrateurs vigilans et probes auraient pu diminuer le nombre des contraventions aux lois; mais il ne se trouvait pas de tels hommes dans l'Amérique espagnole. Loin de réprimer le désordre, les chefs et les subalternes l'encourageaient également. Plusieurs avaient acheté leur poste. Tous voulaient être payés du danger qu'ils avaient couru en changeant de climat. Il n'y avait pas un moment à perdre, parce qu'il était rare que les places restassent plus de trois ou cinq années dans les mêmes mains. Entre les moyens de s'enrichir, le plus prompt et le moins dangereux était de favoriser la contrebande ou de la faire. Personne, dans le Nouveau-Monde, ne s'élevait contre une pratique favorable à tous. Si dans l'Ancien les clameurs de quelques négocians arrivaient jusqu'à la cour, elles étaient aisément étouffées par des largesses versées à propos sur les maîtresses, sur les confesseurs et les favoris. Rien n'était si bien établi, si généralement connu que cet usage. Un officier qui revenait de l'autre hémisphère, où il avait rempli un emploi important, se plaignait des bruits qu'il trouvait semés contre l'intégrité de son administration. « Si l'on vous calomnie, lui dit celui de ses amis auquel ce discours s'adressait, vous êtes perdu sans ressource; mais si l'on n'exagère pas vos brigandages, vous en serez quitte pour en sacrifier

« une partie; vous jouirez paisiblement et même « glorieusement du reste. »

Cependant, même en méritant les plus grands reproches, les garde-côtes avaient opéré quelque ralentissement dans le trafic prohibé. Sa tortueuse marche fut plus efficacement contrariée par les vaisseaux de registre, par les paquebots, principalement par les réglemens de 1778, fort supérieurs à tout ce qui avait été essayé auparavant. Encore quelques sacrifices, et le monopole exercé par la cour de Madrid sera presque aussi peu troublé que le monopole qu'à son exemple les autres nations se sont permis. Tranquille désormais sur le point qui jusqu'ici lui causait de si vives inquiétudes, elle tournera tous ses soins vers l'affermissement du vaste empire que son ambition a fondé dans le Nouveau-Monde.

Les Hollandais furent les premiers des Européens qui tournèrent leurs armes contre ce colosse. En 1643, ils envoyèrent au Pérou une faible escadre qui s'empara sans peine de Valdivia, le seul port fortifié du Chili et la clef de ces mers paisibles. Leurs navigateurs dévoraient dans leur cœur les trésors de ces riches contrées, lorsque la disette et les maladies ébranlèrent leur espoir. La mort d'un chef accrédité augmenta leurs inquiétudes, et les forces qu'on envoya du Callao contre eux achevèrent de les déconcerter. Leur courage mollit dans cet éloignement de leur patrie, et la crainte de tomber dans les fers d'une nation dont

xxxv.
La domination espagnole a-t-elle une base solide dans le Nouveau-Monde?

ils avaient si souvent éprouvé la haine, les déterminèrent à se rembarquer. Avec plus de constance ils se seraient maintenus vraisemblablement dans leurs conquêtes jusqu'à l'arrivée des secours qui seraient partis de Zuiderzée, lorsqu'on y aurait appris leurs premiers succès.

Ainsi le pensaient ceux des Français qui, en 1695, unirent leurs fortunes et leur audace pour aller piller les côtes du Pérou, et pour former, à ce qu'on croit, un établissement dans la partie du Chili négligée par les Espagnols. Ce plan eut l'approbation de Louis XIV, qui, pour en faciliter l'exécution, accorda six vaisseaux de guerre. L'escadre vogua très-heureusement, sous les ordres du brave de Gennes, jusque vers le milieu du détroit de Magellan. On croyait toucher au terme, lorsque les navigateurs, opiniâtrement repoussés par les vents contraires, et assaillis de toutes les calamités possibles, se virent réduits à reprendre la route de l'Europe. Ces aventuriers, toujours avides de périls et de richesses, s'occupaient à former une nouvelle association; mais les événemens donnèrent aux deux couronnes les mêmes intérêts.

L'Angleterre avait, avant les autres peuples, jeté des regards avides sur cette région. Ses mines la tentèrent dès 1624; mais la faiblesse du prince qui tenait alors les rênes de l'empire fit dissoudre une association puissante qu'un si grand intérêt avait formée. Charles II reprit cette idée bril-

lante. Il fit partir Narborough pour observer ces parages peu connus, et pour essayer d'ouvrir quelque communication avec les sauvages du Chili. Ce monarque était si impatient d'apprendre le succès de cette expédition, qu'averti que son confident était de retour aux Dunes, il se jeta dans sa berge, et alla au-devant de lui jusqu'à Gravesend.

Quoique cette tentative n'eût rien produit d'utile, le ministère britannique ne se découragea point. L'élévation du duc d'Anjou au trône d'Espagne alluma un incendie universel. L'Angleterre, qui s'était mise à la tête de la confédération formée pour dépouiller ce prince, vit partout prospérer ses armes; mais cette gloire fut chèrement achetée. La nation gémissait sous le poids des taxes, et cependant le fisc avait contracté de prodigieux engagements. Il paraissait difficile de les remplir et de continuer la guerre, lorsqu'on eut l'idée d'une association qui aurait exclusivement la liberté de naviguer vers la mer du Sud, et d'y former des établissemens, mais à condition qu'elle se chargerait de liquider la dette publique. Telle était l'opinion qu'on avait alors des richesses du Pérou et des grandes fortunes qu'il serait aisé d'y faire, que les régnicoles et les étrangers versèrent avec enthousiasme leurs capitaux dans cette entreprise. L'administration en fut confiée au grand trésorier Oxford, auteur du projet, et il employa aux dépenses courantes de l'état des fonds destinés à en amortir la dette.

Alors les actions de la nouvelle société tombèrent dans le plus grand avilissement ; mais elles ne tardèrent pas à se relever. A la paix, la cour de Londres obtint de celle de Madrid que la compagnie du Sud pourrait enfin remplir sa destination. Le commerce du Pérou lui fut solennellement livré. Elle s'enrichissait tranquillement, lorsqu'une guerre sanglante changea la situation des choses. Une escadre commandée par Anson remplaça ces négocians avides. Il est vraisemblable qu'elle aurait exécuté les terribles opérations dont elle était chargée, sans les malheurs qu'elle éprouva pour avoir été forcée par des arrangemens vicieux à doubler le cap de Horn dans une saison où il n'est pas praticable.

Depuis, les Français entreprirent, en 1764, et les Anglais deux ans plus tard, de former un établissement non loin de la côte des Patagons, ou à cinquante et un degrés trente minutes de latitude australe, dans trois îles que les uns appelèrent *Malouines*, et les autres *Falkland*. L'Espagne, alarmée de voir des nations étrangères dans ces parages, obtint aisément de la cour de Versailles le sacrifice de sa faible colonie : mais les plus vives instances ne produisirent rien à celle de Londres, qui n'avait pas les mêmes motifs de ménagement et de complaisance. Les esprits se soulevèrent ; le port d'Egmont, nouvellement occupé, fut inopinément attaqué et pris sans résistance. On allait encore voir les deux héli-

sphères inondés de sang, si l'agresseur ne se fût enfin déterminé à restituer un poste dont il n'aurait pas dû s'emparer dans un temps où l'on avait ouvert des négociations pour l'éclaircissement des droits réciproques. L'Angleterre s'engagea depuis, par une convention verbale du 22 janvier 1771, à laisser tomber peu à peu ce faible, inutile et dispendieux établissement. Il n'y restait plus en effet que vingt-cinq hommes, lorsqu'on l'évacua au mois de mai 1774, en y laissant une inscription qui attestât aux siècles à venir que ces îles avaient appartenu et n'avaient pas cessé d'appartenir à la Grande-Bretagne. En s'éloignant, ces navigateurs, occupés de la dignité de leur nation, insultent à la puissance rivale. C'est par condescendance et non par crainte qu'ils veulent bien se désister de leurs droits. Lorsqu'ils promettent à leur empire une durée éternelle, ils oublient que leur grandeur peut s'évanouir aussi rapidement qu'elle s'est élevée. De toutes les nations modernes, qu'est-ce qui restera dans les annales du monde ? Les noms de quelques personnages illustres, les noms d'un Christophe Colomb, d'un Descartes, d'un Newton. Combien de petits états avec la prétention ridicule aux grandes destinées de Rome !

Sans le secours de cet entrepôt ni d'aucun autre, Anson croyait voir des moyens pour attaquer avec avantage l'empire espagnol dans l'Océan pacifique. Dans le plan de ce fameux navigateur,

douze vaisseaux de guerre partis d'Europe avec quatre ou cinq mille hommes de débarquement, tourneraient leurs voiles vers la mer du Sud; ils trouveraient des rafraîchissemens à Bahia, à Rio-Janéiro, à Sainte-Catherine, dans tout le Brésil, qui désire avec passion l'abaissement des Espagnols. Les réparations qui pourraient devenir nécessaires dans la suite se feraient avec sûreté sur la côte inhabitée et inhabitable des Patagons, dans le port Désiré, ou dans celui de Saint-Julien. L'escadre doublerait le cap de Horn ou le détroit de Magellan, suivant les saisons. En cas de séparation, on se réunirait à l'île déserte de Socoro, et l'on se porterait en force sur Valdivia.

Cette fortification, la seule qui couvre le Chili, emportée par une attaque brusque et impétueuse, que pourraient pour la défense du pays des bourgeois amollis et inexpérimentés contre des hommes vieillis dans les exercices de la guerre et de la discipline? Que pourraient-ils contre les Arauques et les autres sauvages, toujours disposés à renouveler leurs cruautés et leurs ravages?

Les côtes du Pérou feraient encore moins de résistance. Elles ne sont protégées que par Le Callao, où une mauvaise garnison de six cents hommes ne tarderait pas à capituler. La prise de ce port célèbre ouvrirait le chemin de Lima, qui n'en est éloigné que de deux lieues, et qui est absolument sans défense. Les faibles secours qui pour-

raient venir aux deux villes de l'intérieur des terres, où il n'y a pas un soldat, ne les sauveraient pas; et l'escadre intercepterait aisément tous ceux que Panama pourrait leur envoyer par mer. Panama lui-même, qui n'a qu'un mur sans fossé et sans ouvrages extérieurs, serait obligé de se rendre. Sa garnison, continuellement affaiblie par les détachemens qu'elle envoie à Châgre, à Porto-Bello, à d'autres postes, serait hors d'état de repousser le moindre assaillant.

Anson ne pensait pas que, les côtes une fois soumises, le reste de l'empire pût balancer à se soumettre. Il fondait son opinion sur la mollesse, sur la lâcheté, sur l'ignorance des peuples dans le maniement des armes. Selon ses lumières, un ennemi audacieux ne devait avoir guère moins d'avantage sur les Espagnols qu'ils en eurent eux-mêmes sur les Américains à l'époque de la découverte.

Telles étaient il y a cinquante ans les idées d'un des plus grands hommes de mer qu'ait eus l'Angleterre. Tiendrait-il aujourd'hui le même langage? Nous ne le pensons point. La cour de Madrid, réveillée par les humiliations et les malheurs que la guerre, finie en 1763, lui fit éprouver, se détermina enfin à envoyer au Pérou des troupes aguerries. Elle y confia ses places à des commandans expérimentés. L'esprit des milices est entièrement changé dans cette partie du Nouveau-Monde. Ce qui peut-être était possible ne l'est

plus. Une invasion deviendrait surtout chimérique, si dans cette région éloignée les forces de terre étaient appuyées par des forces maritimes proportionnées. On ne craindra pas même d'assurer que la réunion de ces deux moyens en écarterait infailliblement le pavillon de toutes les nations.

Les opérations de l'escadre ne devraient pas se borner à combattre ou à éloigner l'ennemi. Les vaisseaux qui la composeraient seraient utilement employés à faire naître ou à recueillir sur ces côtes des denrées qui n'y croissent pas ou qui s'y perdent par la difficulté des exportations. Ces facilités tireraient vraisemblablement les colons d'une léthargie qui dure depuis trois siècles. Assurés que le produit de leurs cultures arriverait sans frais à Panama, et y serait embarqué sur le Châgre pour passer en Europe avec des frais médiocres, ils aimeraient des travaux dont la récompense ne serait plus douteuse. L'activité augmenterait, si la cour de Madrid se déterminait à creuser un canal de cinq lieues qui acheverait la communication des deux mers, déjà si avancée par un fleuve navigable. Le bien général des nations, l'utilité du commerce exigent que l'isthme de Panama, que l'isthme de Suez, ouverts à la navigation, rapprochent les limites du monde. Depuis trop long-temps le despotisme oriental, l'indolence espagnole privent le globe d'un si grand avantage.

Si de la mer du Sud nous passons dans celle

du Nord, nous trouverons que l'empire espagnol s'y prolonge depuis le Mississipi jusqu'à l'Orénoque. On voit dans cet espace immense beaucoup de plages inaccessibles, et un plus grand nombre encore où un débarquement ne servirait de rien. Tous les postes regardés comme importants, Vera-Cruz, Châgre, Porto-Bello, Carthagène, Puerto-Cabello, sont fortifiés, et quelques-uns le sont dans les bons principes. L'expérience a cependant prouvé qu'aucune de ces places n'était inexpugnable. Elles pourraient donc être forcées de nouveau; mais qu'opéreraient ces succès? Les vainqueurs, auxquels il serait impossible de pénétrer dans l'intérieur des terres, se verraient confinés dans des forteresses où un air dangereux dans toutes les saisons, et mortel durant six mois de l'année pour des hommes accoutumés à un ciel tempéré, creuserait plus ou moins rapidement leur tombeau.

Quand même, contre toute probabilité, la conquête serait achevée, peut-on penser que les Espagnols-Américains, idolâtres, par goût, par paresse, par ignorance, par habitude, par orgueil, de leur religion et de leurs lois, ne rompraient pas, un peu plus tôt un peu plus tard, les fers dont on les aurait chargés? que si, pour prévenir la révolution, on se déterminait à les exterminer, ce cruel expédient ne serait pas moins insensé en politique qu'horrible en morale? Le peuple qui se serait porté à cet excès de barbarie

ne pourrait tirer parti de ses nouvelles possessions qu'en leur sacrifiant sa population, son activité, son industrie, et, avec le temps, toute sa puissance.

Tant d'obstacles à l'envahissement de l'Amérique espagnole avaient, dit-on, fait naître en Angleterre, durant les hostilités, qui finirent en 1763, un système étonnant pour le vulgaire. Le projet de cette puissance, alors maîtresse de toutes les mers, était de s'emparer de la Vera-Cruz, et de s'y fortifier d'une manière redoutable. On n'aurait pas proposé au Mexique un joug étranger, pour lequel on lui connaissait trop d'éloignement. Le plan était de le détacher de sa métropole, de le rendre arbitre de son sort, et de le laisser le maître de se choisir un souverain, ou de se former en république. Comme il n'y avait point de troupes dans le pays, la révolution était assurée; et elle se serait également faite dans toutes les provinces de ce vaste continent, qui avaient les mêmes motifs de la désirer, les mêmes facilités pour l'exécuter. Les efforts de la cour de Madrid pour recouvrer ses droits devaient être impuissans, parce que la Grande-Bretagne se chargeait de les repousser à condition que les nouveaux états lui accorderaient un commerce exclusif, mais infiniment moins défavorable que celui sous lequel ils avaient si long-temps gémi.

Ces idées étaient peut-être nées dans la tête de

quelque politique oisif; mais ce qui fut autrefois une chimère pourrait bien un jour se réaliser. Est-il impossible que les Espagnols du Nouveau-Monde, voyant la liberté récemment établie sur leurs frontières, ne désirent aussi d'être libres? Sans doute ils sont moins forts, moins éclairés, moins audacieux, moins entreprenans; ils ont moins de courage, d'esprit et de cœur que les habitans de l'Amérique septentrionale. Cependant, si l'on considère que la condition des Mexicains et des Péruviens est cent fois plus fâcheuse; que leur personne est exposée à plus d'outrages, leurs propriétés à plus de vexations; que la volonté de leur souverain, que la volonté de ses délégués ne connaissent aucune borne; qu'ils n'ont, ne peuvent avoir qu'une existence précaire et toujours dépendante du pouvoir arbitraire: si l'on pèse mûrement toutes ces causes de haine et de désespoir, on sentira qu'elles peuvent rendre à des hommes énervés par l'oisiveté, par l'abondance et par le climat, un ressort qui s'était conservé dans la médiocrité parmi des travaux continuels et sous un ciel plus tempéré.

Supposez, si vous voulez, que les colonies espagnoles ne concevront jamais elles-mêmes de si hautes prétentions; pouvez-vous douter qu'elles ne leur soient inspirées par les états actuellement commerçans, et par ceux qui aspirent à le devenir? Les Anglais n'ont-ils pas des vengeances à exercer, des pertes à réparer? Les nations qui, pour